

A person with blonde hair tied in a bun is seen from the back, looking out at the ocean. The person is wearing a dark, high-collared jacket. The background shows a beach, waves, and a cliffside under a cloudy sky.

francesca

Melandri

Eva dort

roman
Gallimard

Extrait de la publication

Du monde entier

FRANCESCA MELANDRI

EVA DORT

roman

*Traduit de l'italien
par Danièle Valin*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

EVA DORME

© Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano, 2010.
© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

*À mes enfants, joyeux plurilingues,
et à deux papas pleins d'amour : le leur, et le mien.*

Le vieux Sonner (...) un soir dans la *Stube* (...)
coupa court à l'éternel reproche sur les trahisons en
disant : « Rien que des ragots ! Même les enfants savent
que nous avons gagné la guerre. Mais je n'aurais
jamais imaginé qu'on nous donnerait toute l'Italie ! »

CLAUS GATTERER,
Bel paese, brutta gente
(Beau pays, mauvaises gens)

« *Ciò, là i xe tuti tedeschi !* »
« Eh bien, là ce sont tous des Allemands ! »

MARIANO RUMOR,
après qu'un séjour en Val Pusteria
en 1968 lui a révélé l'existence
d'une minorité linguistique
sur le territoire du pays
dont il était le président du Conseil

« Vous êtes des Italiens gouvernés par des Alle-
mands ? Quelle chance vous avez ! »

INDRO MONTANELLI

*Call the world, if you please, « the vale of Soul-making ».
Then you will find out the use of the world.*

JOHN KEATS,
Lettre à George et Georgiana Keats

*Let Eve (for I have drench'd her eyes)
Here sleep below, while thou to foresight wak'st.*

JOHN MILTON,
Le Paradis perdu, livre XI

Prologue

C'était un petit paquet, enveloppé de papier marron, entouré d'une mince ficelle. Destinataire et expéditeur étaient écrits avec soin. Gerda reconnut aussitôt l'écriture.

« *I nimms net* », dit-elle à Udo, le facteur. Je ne le prends pas.

« Mais c'est pour Eva... »

— Je suis sa mère. Je sais qu'elle n'en veut pas. »

Udo aurait voulu lui demander : mais tu es sûre ? Elle leva sur lui ses yeux transparents, allongés, et le dévisagea, immobile. Il se tut. Il tira un stylo de sa poche et un imprimé de sa sacoche en cuir. Il les lui tendit en évitant de la regarder.

« Signe là. »

Gerda signa. Puis elle demanda avec une soudaine tendresse :

« Qu'est-ce qu'il va lui arriver, maintenant, à ce petit paquet ? »

— Je vais le rapporter au bureau de poste et je dirai que tu n'en as pas voulu...

— Que Eva n'en a pas voulu.

— ... et on le renverra d'où il vient. »

Udo remit le petit paquet dans sa sacoche en cuir. Il plia le formulaire, le glissa au milieu d'autres papiers. Il rangea le stylo dans sa poche, en vérifiant qu'il était bien fermé. Il

allait partir. Son buste se tournait déjà vers la rue, ses pieds allaient bientôt suivre, quand il eut une dernière hésitation.

« Mais où est donc Eva ? demanda-t-il.

— Eva dort. »

Le petit paquet marron fit en sens inverse le chemin parcouru pour arriver jusque-là. Il couvrit deux mille sept cent quatre-vingt-quatorze kilomètres, aller-retour.

1919

Si quelqu'un avait demandé à Hermann, le père de Gerda, s'il avait connu l'amour (mais personne ne le fit jamais, et encore moins sa femme Johanna), il aurait revu sa mère sur le seuil du fenil lui tendant le seau avec le lait tiède de la première traite. Il plongeait la tête dans le liquide doux, se relevait avec une moustache crémeuse sur la lèvre supérieure, puis partait pour l'heure de marche qui le séparait de l'école. Il n'essuyait sa lèvre d'un revers de bras que déjà loin sur le sentier, quand Sepp Schwingshackl arrivait de son *maso* pour faire la route avec lui, ou encore plus bas, quand les rejoignait Paul Staggl, le plus pauvre de toute l'école parce que le *maso* de son père était non seulement sur un terrain escarpé, mais aussi sur le versant nord, privé du moindre rayon de soleil l'hiver. Ou bien, s'il y avait pensé (ce qu'il ne fit jamais de toute sa vie, sauf une fois et il mourut l'instant d'après), il se serait souvenu de la main de sa mère, fraîche mais râpeuse comme du vieux bois, passant sur le galbe de sa joue d'enfant dans un geste d'acceptation totale. Mais quand Gerda naquit, Hermann avait désormais perdu l'amour depuis longtemps. Peut-être en route, comme le foin de son rêve.

Ce rêve, fait la première fois quand il était petit, le hanta toute sa vie. Sa mère étendait une grande toile blanche sur le champ, la remplissait du foin qu'on venait de faucher, la

fermait en nouant les quatre coins, puis elle posait le ballot sur son dos pour qu'il le porte au fenil. C'était une charge énorme, mais ça lui était égal, sa mère la lui avait donnée et c'était un bon poids. Il se levait en titubant et avançait sur le champ fauché comme une fleur monstrueuse. Sa mère le regardait de ses yeux bleus à la fente allongée — les mêmes yeux que ceux d'Hermann, puis de sa fille Gerda, puis de la fille de celle-ci, Eva, des yeux tendres et sévères comme dans certains portraits de saints gothiques. Mais un autre Hermann, invisible et sans âge, s'apercevait avec effarement que les pans du grand foulard étaient mal attachés, et que le foin se répandait derrière lui : quelques brins s'envolaient d'abord, puis des poignées entières. L'Hermann qui voyait et savait tout ne pouvait avertir l'Hermann personnage du rêve, et lorsque ce dernier arrivait au fenil, le ballot était vide.

La nuit où Hermann fit ce rêve pour la première fois, on signait à Saint-Germain le traité de paix par lequel les puissances victorieuses de la Grande Guerre, surtout la France, voulant punir l'empire d'Autriche moribond, attribuèrent le Tyrol du Sud à l'Italie. Ce fut une grande surprise pour celle-ci : il avait toujours été question de libérer Trente et Trieste, mais jamais Bolzano-Bozen encore moins. Et ce, à juste titre : les habitants du Tyrol du Sud étaient des allemands, bien à leur aise dans l'Empire austro-hongrois, et ils n'avaient nul besoin d'être libérés par quiconque. Et pourtant, l'Italie hérita de ce bout d'Alpes, butin inattendu, après une guerre qui n'avait pas été gagnée sur le terrain.

Cette même nuit, ses parents moururent à trois heures d'intervalle, emportés par la grippe espagnole. Le matin suivant, Hermann se retrouva orphelin comme sa terre, le Tyrol du Sud, resté sans sa *Vaterland*¹, l'Autriche.

1. Terre patrie. (Toutes les notes sont de l'auteur, sauf indication contraire.)

Après la mort de ses parents, Hans, son frère aîné, hérita du vieux *maso*. La propriété était composée d'une maison faite d'une *Stube*¹ noire de fumée, d'un fenil plein de vers, d'un champ si escarpé que pour couper le foin il fallait basculer son poids d'une jambe sur l'autre ; une terre si pauvre et si verticale qu'on devait la remonter sur le dos dans de grandes hottes en roseau tressé, à la fin de la saison des pluies qui en entraînaient une bonne partie tout en bas du champ. Et Hans était le plus chanceux des deux.

Ses trois sœurs aînées se hâtèrent de se marier à seule fin de dormir sous un toit qu'elles pourraient dire bien à elles. Hermann, le cadet, dut aller faire le *Knecht*, le garçon de ferme, dans des *masi* plus riches, ceux des pentes plus douces où l'on pouvait faucher le foin en se tenant sur ses deux jambes ; ceux où, même après un gros orage, la terre restait bien à sa place, sans s'ébouler en aval. Il avait onze ans.

Toutes les nuits, jusqu'à vingt ans révolus, lui qui ne s'était jamais éloigné de sa mère plus d'une demi-journée, mouillait son lit de peur et de solitude. L'hiver, dans le grenier plein de courants d'air où ses patrons faisaient dormir les garçons de ferme, les *Knechte* comme lui, Hermann se réveillait enveloppé de son urine glacée comme d'un suaire. Quand il se levait de sa paillasse, ce fin tégument se brisait dans un léger crépitement.

C'était ça le bruit de la solitude, de la honte, de la perte, de la nostalgie.

1. Poêle. Par extension, ce terme désigne la pièce recouverte de bois, cœur des maisons traditionnelles tyroliennes, avec un poêle à bois au centre.

Km 0

Le décalage horaire est pire pour ceux qui voyagent vers l'est, tout le monde le dit. Quand on va dans le sens inverse du soleil, il se venge ensuite et vous empêche de dormir. Comme si j'avais du sommeil à gaspiller.

Carlo est venu me chercher à l'aéroport de Munich, mais je ne le dirai pas à ma mère, je sais qu'elle ne l'aime pas, elle ne l'a jamais aimé. Peut-être parce qu'il ne lui a pas fait la cour quand je le lui ai présenté, pas même un brin, il s'est seulement montré bien élevé. Il faut dire que c'est un ingénieur, un homme qui, par profession, doit prendre les choses à la lettre, sinon les viaducs et les ponts qu'il construit ne tiendraient pas debout. Faire le galant avec ma mère lui semblerait un manque d'égards envers moi. Comme il me comprend mal ! Quant à mon rapport avec ma mère, c'est encore pire.

Je le lui ai présenté il y a dix ans. Nous étions allés la voir pour le week-end de la Toussaint, et elle nous avait reçus dans la *maso* de Ruthi, ma *Patin*¹. Elle s'était installée dans la *Stube* en sapin, comme si elle posait pour une brochure de syndicat d'initiative. Elle portait un chemisier de dentelle sous sa veste en laine foulée aux boutons en os — seul le *dirndl*² fait plus

1. Marraine.
2. Costume traditionnel porté par les femmes.

tyrolien. Elle tenait peut-être à se montrer à Carlo dans ce contexte si paysan, si pittoresque, une sorte de mise en scène de son identité. Même si, en réalité, elle n'a jamais été une paysanne.

Carlo avait parlé avec elle, s'était enquis de sa santé, lui avait ouvert la porte quand nous étions sortis. Mais il n'avait jamais ri en la regardant dans les yeux, ne lui avait jamais dit que, maintenant qu'il la voyait, il savait de qui je tenais ma beauté, et surtout il avait refusé de jouer au *Watten*¹. C'est bien ça que ma mère ne lui avait pas pardonné. Carlo s'était justifié en disant qu'il ne connaissait pas les règles. Les règles ! Il n'avait vraiment rien compris.

C'est pour ça que je ne l'emmène plus avec moi. Elle n'aime pas Carlo, mais ce n'est pas parce qu'il est marié, ou à cause de ses trois enfants que je n'ai jamais rencontrés, ni parce que jamais, depuis onze ans que nous sommes ensemble, il n'a émis l'hypothèse de divorcer.

Ma mère n'attache pas d'importance à ces choses-là.

Je suis sortie par la porte vitrée des arrivées internationales. Un homme d'environ cinquante ans poussait le chariot de mes bagages : Jack Radcliffe de Bridgeport, Connecticut, industriel du secteur des machines agricoles en déplacement à Munich pour une foire. Grand, cheveux poivre et sel, costume bleu foncé impeccable. Moi, malgré les neuf heures de vol, j'étais habillée et maquillée comme pour les vernissages de New York d'où j'arrivais : robe en jersey vert pistache de Donna Karan, pendants d'oreilles, ballerines. Nous formions un couple assez réussi. Dommage que l'Américain ait eu ce regard un peu vitreux, ce nez violacé : le service du bar avait été à son goût. Quand il l'a vu à mes côtés, Carlo a levé au ciel ses beaux yeux noirs,

1. Jeu de cartes.

l'appelant à témoin de la patience qu'il faut pour rester avec une femme comme moi.

En revanche, quand il a vu Carlo, l'Américain a mis un moment à comprendre que quelqu'un était venu me chercher, ou peut-être avais-je oublié de l'en informer. Quoi qu'il en soit, il a cessé de sourire. On avait l'impression de voir tous les fantasmes qui lui étaient passés par la tête fondre en présence d'un autre homme comme un glaçon dans un whisky gardé trop longtemps dans la main. Son regard était devenu encore plus translucide, presque larmoyant, tandis qu'il réalisait que cet homme d'aspect si latin, avec une telle prestance, était là pour moi. Carlo, ni embarrassé ni surpris, lui a serré la main, l'a remercié de son aide, puis m'a entraînée de ses larges épaules que j'aime encore tant.

Tout en m'éloignant enlacée à lui, je me suis retournée. Je lui ai lancé un sourire encourageant, j'ai agité les doigts en susurrant :

« *See you later, Jack!* »

De quoi plonger dans le trouble tout un chariot à bagages.

Et, en effet, Jack Radcliffe, de Bridgeport, Connecticut, est resté dans le hall d'arrivée, abasourdi, plus perplexe que déçu.

« Le pauvre... », a dit Carlo en baisant mes cheveux. Non pas un reproche, mais une constatation.

« Non, mais pourquoi, c'était un gentil monsieur... »

— Les gentils messieurs d'Eva, a soupiré Carlo. Une catégorie de l'esprit.

— Il m'a laissée me reposer sur son épaule pendant tout le vol.

— Et qu'a-t-il fait avec ton doux poids contre lui pendant neuf heures ?

— Il a ramassé ma couverture quand elle glissait. Il a bu des alcools forts. Il m'a parlé de son mariage malheureux.

— Non, la catégorie exacte c'est : "les gentils messieurs qui parlent à Eva de leurs mariages malheureux". »

Carlo a serré mes épaules, aimable, viril, nullement effleuré par le doute de pouvoir entrer lui aussi dans cette exécration catégorie. Et en effet, il n'y entre pas du tout. Carlo ne me parle jamais de son mariage, il m'est donc impossible de savoir s'il est heureux ou malheureux. Du reste, ça ne m'intéresse pas.

Carlo a poussé le chariot jusqu'à sa voiture et a chargé les bagages. Un ensemble bleu clair que je venais d'acheter à New York : petite valise à roulettes, gros sac et vanity-case, pourvus de compartiments très bien étudiés. Ils plairaient à ma mère. Je me disais d'ailleurs que c'est une couleur qui lui va mieux qu'à moi et je pense les lui apporter après-demain pour le déjeuner de Pâques. Je suis restée sur le trottoir, le sac de mon ordinateur en bandoulière — celui-là je ne le confie à personne.

J'aime voir un homme faire un travail physique pour moi. Soulever et ranger des valises dans un coffre, par exemple. J'ai pris un air placide et patient et j'ai savouré ce moment, en détournant les yeux pour ne pas avoir l'air de le presser. Sur le trottoir, un homme marchait vers moi en direction des taxis. Un peu plus jeune que moi, vêtu d'un costume léger à rayures en laine gris acier et portant l'attaché-case de ceux qui prennent l'avion pour leur travail. Allemand, mais pas Bavarois, plutôt du Nord : Hambourg peut-être, ou Hanovre. Lorsque j'ai croisé son regard, ses pupilles se sont dilatées et il a pris l'expression qu'ont les hommes quand je les regarde dans les yeux, un mélange particulier de rapacité et de désir ardent. Ce désir les rend culottés, mais aussi vulnérables, et je deviens dépositaire d'un secret. C'est un regard que leur propre mère ne leur a jamais vu — ou du moins c'est à espérer.

D'un coup sourd, Carlo a refermé le coffre et il est allé s'asseoir au volant. J'ai ouvert la porte du passager, et tout

en m'asseyant jambes croisées, j'ai levé les yeux vers l'homme, peut-être de Hambourg ou bien de Hanovre, qui passait près de moi maintenant. Je ne lui ai pas souri, mais j'ai à peine cligné des yeux, comme font les mannequins de treize ans pour donner plus d'intensité à leur regard. Puis j'ai claqué la portière, et Carlo a démarré.

Je ne suis pas belle. Agréable, mais rien d'exceptionnel. Et il y a tant de femmes blondes plus grandes que la moyenne.

Je ne suis même plus très jeune. Je vois tellement de filles dont je pourrais être la mère, des corps plus frais, des visages plus lisses, des innocences plus désirables. Et pourtant, les hommes continuent à me regarder. J'ai pris les traits de ma mère, mais en version approximative. Ses pommettes de noble russe m'ont été transmises dans une forme plus rustique. Ses lèvres sont dessinées avec élégance, les miennes ont quelque chose qui sent le *maso*, le lait à peine tiré, le beurre. Comme elle, j'ai des jambes fines, une poitrine généreuse, une taille d'Européenne du Nord, mais l'allure ? Gerda Huber a transpiré toute sa vie au milieu des fourneaux et des planches à découper, moi je m'habille chez Armani et j'organise des événements mondains, et pourtant de nous deux c'est elle qui a l'air d'une reine.

De l'aéroport de Munich à chez moi, il y a trois heures de voiture et deux frontières. Quand j'étais plus jeune, j'étais excitée par cette double frontière tout contre notre terre que je sentais plus proche du vaste monde, de l'ailleurs, de l'inconnu. C'était l'époque où Schengen n'était encore qu'une petite ville du Luxembourg dont personne n'avait entendu parler, et les douanes européennes étaient marquées par de véritables passages à niveau blanc et rouge, par des hommes en uniforme qui n'avaient pas l'air de plaisanter et semblaient capables de vous empêcher de passer,

ou même de vous arrêter. Et puis, le col du Brenner était une frontière imposante : sombre, écrasant, avec cette gare de chemin de fer caverneuse digne d'un film d'espionnage. Maintenant, cette émotion a disparu : quand on passe l'étroite porte qui mène d'Europe du Nord en Italie, il n'y a même plus de contrôle de vignette.

Ou enfin presque. Après Sterzing/Vipiteno, un peu avant de sortir à Franzensfeste/Forтеzza, Carlo s'est arrêté à l'*Autobahnraststätte*/Autogrill et nous avons mangé un *belegtes Brötchen*/sandwich. Puis nous avons quitté l'*Autobahn*/autoroute et nous avons payé au *Mautstelle*/péage. Dans sa Volvo qui heureusement est suédoise et ne se traduit donc ni en allemand ni en italien. Bienvenue dans le *Südtirol*/Alto Adige, royaume du bilinguisme.

Nous franchissons plusieurs sorties et, une fois quittée l'autoroute, nous entrons dans une vallée ample et lumineuse, accueillante même en cette saison où le premier dégel a rendu boueux les versants au soleil, et où des taches marron trouent déjà les alpages encore enneigés. Tout autour, les pentes sont couvertes de mélèzes, de sapins et de bouleaux, de bois touffus mais qui ne pèsent pas sur les activités humaines du fond de la vallée ; ils semblent même encadrer de leur nature impénétrable la civilisation du travail — les *masi* aux vastes champs, les ponts sur le fleuve encore torrentiel, les églises avec leurs clochers à bulbe. Telle est la vallée où je suis née.

Carlo m'a accompagnée chez moi. Nous avons fait l'amour de la même façon, avec les mêmes gestes que d'habitude. Onze ans de clandestinité ont un avantage : le sexe suit des itinéraires stables et rassurants comme dans le mariage, mais sans devenir un dû ou un devoir. C'est ce mélange d'habitude et de précarité qui me plaît. Après, les deux rides verticales entre les sourcils de Carlo se détendent toujours un peu et recèlent moins d'ombre. Je m'en suis

aperçue la première fois il y a onze ans, sur ce même lit, et c'est arrivé chaque fois depuis. Voilà, me dis-je, c'est ça le pouvoir que j'ai sur lui : je suis celle qui aplanit son front, son antirides privé. C'est une pensée rassurante : plus il vieillira, plus il en aura besoin.

Nous sommes restés enlacés dans les draps en lin. Blancs : je ne supporte pas de couleurs autour de mon sommeil, il est déjà si rare. Carlo s'est tourné sur le côté et m'a enveloppée par-derrrière. Il a reniflé mes cheveux.

« Toi, tu voyages trop », a-t-il dit.

J'ai souri. Quand il parle ainsi, je comprends combien il tient à moi. Le téléphone a sonné. Carlo m'a serrée. N'y va pas, disaient ses bras. Je n'y suis pas allée, et le répondeur s'est déclenché.

« Vous êtes en communication avec le répondeur téléphonique du numéro zéro quatre sept... »

Une voix adolescente et excitée, au fort accent romain, a dit :

« Voilà, ça vient maintenant, écoute... »

Le répondeur continuait imperturbablement, en allemand à présent :

« *Hier spricht der Anrufbeantworter der Nummer Null Vier Sieben Vier...* »

— Mais qu'est-ce que c'est, de l'allemand ? » a dit une deuxième voix. Un peu éraillée, incertaine entre la basse et la haute : quatorze, quinze ans maximum. Même moins.

« Mais c'est encore long ? »

— ... *Hinterlassen Sie bitte eine Nachricht nach dem Signal.* »

À présent, les deux jeunes ricanèrent, et le premier s'est mis à hurler dans l'appareil :

« Des Boches, des Boches... ! »

— *Actùn, cartoffen, capüt... !* » a ajouté l'autre, mais il n'a pas réussi à finir tant il riait. Mon dos est resté collé au

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)



Eva dort

Francesca Melandri

Cette édition électronique du livre
Eva dort de Francesca Melandri
a été réalisée le 01 mars 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070131358 - Numéro d'édition : 178417).

Code Sodis : N51756 - ISBN : 9782072464713
Numéro d'édition : 239295.